

Jean-Louis Fabiani, *Sociologie de la Corse*

François Pouillon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/15285>
ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018
Pagination : 212-213
ISBN : 978-2-7132-2748-6

Référence électronique

François Pouillon, « Jean-Louis Fabiani, *Sociologie de la Corse* », *Études rurales* [En ligne], 202 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 13 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/15285>

Jean-Louis Fabiani,

Sociologie de la Corse,

Paris, La Découverte (« Repères »), 2018, 128 p.

C'est sous un titre bien modeste et les apparences d'un « Que sais-je ? » que Jean-Louis Fabiani nous envoie un brûlot qui devrait faire quelques remous. Jeu d'échelle ? Même si l'on n'est pas dans un « éternel corse », cher à l'ethnographie, le sociologue prend la Corse là où Gérard Lenclud l'avait laissée¹, à l'aube d'un demi-siècle de mutations brutales où l'économie mais aussi le politique et l'ambition culturelle de l'île se sont mises en branle. On ne lui reprochera pas de n'avoir pas cherché l'âme d'une ethnie et de s'être résolument porté vers la sociologie, laissant de côté Napoléon qui est quand même le grand responsable d'une hémorragie de la population rurale corse, appelée à peupler les casernes de gendarmerie du continent avant de devenir une des chevilles ouvrières de la colonisation française, en Algérie spécialement. Mais non, la figure du petit caporal a du plomb dans l'aile au bénéfice de celle, plus malléable de Pascal Paoli (1725-1807) quand Tino Rossi, l'autre Corse « historique », a été évacué pour sa mièvrerie intercontinentale. À part quelques invariants appelant à invoquer la longue durée, c'est d'histoire qu'il est surtout question ici : celle, déjà longue, du dernier demi-siècle

après l'émergence d'un mouvement national décalqué sur celui, pas moins incertain, de l'Algérie.

Le travail de J.-L. Fabiani est justement de rompre avec les enfumages politiques et identitaires, avec les si subtils méandres de la spécificité corse (qui n'en a pas ?) pour nous mettre au clair sur l'ensemble des dossiers qui s'empilent sur ce bureau. D'abord les terribles handicaps d'un territoire sous-peuplé qui refuse l'immigration, d'une région dépendante de la métropole et assistée en tout, qui réclame son indépendance, d'un lien historique avec la Toscane dont elle n'a pas pris les éléments de haute culture sinon la langue, laquelle ne mérite donc selon Claude Hagège que le qualificatif de « dialecte » (p. 87). Sans compter les terribles handicaps que constituent le système des clans et du clientélisme (il manque même à cette mécanique politique l'unité qui permettrait de la qualifier de « mafia ») et une vie politique, et cela jusqu'à l'irrédentisme nationaliste, vérolée de banditisme.

Sur ce bilan sans pitié qui suffit généralement à faire un livre sur la Corse, Fabiani nous construit une analyse beaucoup plus nuancée sur la dynamique qui s'est mise en place avec l'émergence d'un mouvement de « réappropriation » (*riacquistu*). Il montre comment une vie politique se met progressivement aux normes républicaines avec un nationalisme allant au-delà des slogans du Front

1. Gérard, Lenclud, 2012, *En Corse. Une société mosaïque*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. Rappelons que Isac Chiva, cofondateur et cheville ouvrière des Études rurales y fait aussi des enquêtes.

national (hérités des temps du fascisme italien); une vie culturelle qui, pour se construire sur rien, finit par créer – inventer, disons-nous depuis E. Hobsbawm – ses traditions en s’ouvrant, paradoxalement, à la *world music*. La vie sociale se civilise lentement – on dépasserait même le « Tu as parlé à ma sœur? Je n’aime pas qu’on parle à ma sœur! », lancé au légionnaire romain venu enquêter dans un village². La Corse compte aussi sur un avenir possible avec un tourisme fasciné justement par l’atout que constitue tant de sauvagerie de la nature et des hommes. De ces bilans tous azimuts, J.-L. Fabiani cherche à synthétiser, avec une clarté et une érudition impressionnantes, les différentes données du problème. Le tout pour lui est de refuser résolument le sensationnalisme et l’esprit de parti – un humour ravageur, qui a fait la réputation de l’auteur, met à bas tous les effets de manche.

On retiendra comme particulièrement précieux les « encadrés » portant sur des questions qui ont défrayé, un temps, la chronique – l’affaire des « paillotes », par exemple. Sur ces petites études de cas où l’on a d’utiles rappels des faits et des suites, on juge, sur pièces, les terribles pantalonades qui ont marqué la vie de l’île et l’on prend la mesure de la situation d’où l’on vient.

On l’aura compris: on a là en peu de pages un bilan synthétique, impitoyable mais finalement optimiste. Cette modération tient à la perspective qui traverse le livre: la Corse n’est pas un isolat. Elle est prise dans une économie méditerranéenne diablement concurrentielle, où les régions s’interrogent sur leur destin et s’attachent, douloureusement, à s’inventer un avenir.

François Pouillon

*anthropologue, directeur d’études,
École des hautes études en sciences sociales*



2. R. Goscinny et A. Uderzo, *Astérix en Corse*, Paris, Hachette, 1973, p. 31.